Conférence de
Madame Monique Sary

ꕥ ◆ ꕥ

De l'art et des artistes : le musée des Beaux-Arts de Metz de 1872 à 1919

Metz n'a pas connu l'effervescence de l'avènement des musées au début du XIXe siècle en France et aussi en Europe. La fonction militaire et défensive de la ville occultait toute autre initiative. Metz « marâtre », « Sibérie » des arts. Des Messins « laborieux, économes, modestes, dépourvus de toute ambition » nous dit l'érudit Bégin[1]. Au début du XIXe siècle, l'Académie royale de Metz[2], qui compte des membres prestigieux, dont Pierre-Louis Roederer, prend la suite de la Société des lettres, sciences et arts, et devient le fer de lance de la création d'un musée. Une école municipale gratuite de dessin, liée à l'industrie naissante, est effective en 1814. Pour mettre en valeur l'histoire et les créations artistiques nationales et régionales, ses membres militent en faveur de l'ouverture d'un lieu d'exposition des œuvres, accompagné d'une salle de lecture et d'un espace de rencontre du public.

Jusqu'en 1870, une longue gestation

En 1834, deux personnalités, Emmanuel Michel, historien et conseiller à la Cour, et Adrien Lucy, receveur général et aquarelliste de talent, fondent la Société des Amis des Arts pour organiser des expositions. Il est prévu que les artistes messins, de concert avec ceux de Nancy, exposent alternativement chaque année dans l'une et l'autre ville. De la sorte, il s'établit entre les deux cités rivales une émulation généreuse dont l'avenir, sous le rapport de l'art, doit recueillir les fruits les plus heureux. Cette émulation a permis l'éclosion d'un mouvement artistique appelé à un avenir brillant… : « l'École de Metz » est en devenir. Mais toujours pas de musée identifié à Metz. Incurie et désordre règnent alors que pourtant la ville a fait l'objet de dons et de legs d'œuvres et a même effectué de modestes achats.

Les tableaux sont dispersés entre l'hôtel de ville et la bibliothèque installée rue du Haut-Poirier. Aucune liste n'a été dressée. Dégradations et disparitions sont à l'ordre du jour. Le peintre Auguste Hussenot offre de se charger gratuitement de la surveillance et dresse un premier état de la collection. Le 30 mars 1839, le conseil municipal adopte les conclusions de l'historien Auguste Prost et décide d'établir un musée dans une partie du couvent des Petits-Carmes, présent lui aussi au sommet de la colline Sainte-Croix. Le bibliothécaire de la ville, également conservateur des collections d'histoire naturelle déjà installées, a libéré son logement. Un embryon de trois salles de peintures est ouvert au public au premier étage. Les locaux sont vite saturés, et la ville continue à acquérir des œuvres (à la galerie Le Forestier à Nancy, les beaux portraits hollandais) et à engranger des dons.

L'École de Metz est active. Rappelons que Baudelaire, dans son Salon de 1846, la qualifie d'école littéraire, mystique et allemande. En 1852, une exposition est présentée à l'hôtel de ville. Eugène Gandar, érudit et ancien élève de l'École d'Athènes, fonde l'Union des Arts. Il parle de la pauvreté du musée et de l'invraisemblable présentation des œuvres. L'exposition de 1861 permet l'achat du tableau de la *Montée au calvaire* de Delacroix (fig. 1) et du vitrail de *L'Artiste* de Maréchal.

Fig. 1. Eugène Delacroix (1798-1863), *La montée au calvaire.*
Inv. 11458, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

L'Académie et les artistes sont toujours actifs et les projets ne manquent pas, en insistant sur le voisinage immédiat de la bibliothèque. Pourquoi ne pas envisager l'église des Trinitaires et les bâtiments qui jouxtent le couvent, en le transformant en hôtel pour les sociétés savantes ? On pense aussi à exhausser le marché couvert d'un étage ! Pour faire suite à ces incitations, le conseil municipal aborde l'idée d'établissement d'un Palais des Beaux-Arts, avec une salle de concert, une école de musique et un musée. Bien sûr, rien n'aboutit. L'Académie ne désarme pas et obtient pour une exposition d'Auguste Migette (trois cents œuvres tout de même) quatre salles de l'hôtel de ville. De son côté, M. de Bouteiller, président de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle, souligne les services rendus par Messieurs Hussenot et Migette en matière de réparation et de classement des œuvres dans le musée de peinture et de dessin. En 1868, Émile Michel, peintre et historien d'art, développe une argumentation passionnée et émouvante pour l'agrandissement des espaces muséologiques existants :

> « Il faut voir […] ces salles encombrées où les tableaux sont accrochés presque du plancher jusqu'au plafond […] il y en a dans les escaliers […] il y a des gouttières, de la suie qui suinte […] puis nous en sommes venus à redouter les dons et faveurs du gouvernement […] alors que l'École de dessin et l'École de Metz honorent notre ville[3]. »

Et l'Académie obtient gain de cause. En 1869, il est décidé de réaliser partiellement l'agrandissement du musée en construisant dans le jardin de la bibliothèque une galerie comportant un étage qui développe les surfaces d'exposition sur 600 m². Sur les plans de l'architecte en chef, Antoine Demoget, sont prévus un rez-de-chaussée, une galerie archéologique et trois nouvelles salles à éclairage zénithal pour les peintures, les estampes et les sculptures. Ces nouvelles salles, belles et vastes, autorisent la Ville à demander à l'État « une large part dans la répartition à faire entre les musées de province, des œuvres d'art qui existent au Louvre et ne peuvent trouver place dans ses galeries[4] ».

Le musée de 1872 au début du XXe siècle

Les travaux du musée connaissent un début d'exécution lorsqu'ils sont interrompus par la guerre et le Traité de Francfort, le 10 mai 1871. Metz est annexée au *Reich* et perd 40 % de sa population, dont de nombreux érudits, industriels et artistes qui animaient la vie intellectuelle locale. La grande majorité des artistes opte pour la France et quitte la Moselle. Six partent pour Nancy : Devilly qui deviendra directeur de l'École des Beaux-Arts en 1882 (notons qu'il est le seul artiste de l'École de Metz à avoir effectué un voyage en Afrique du Nord : au musée de Metz, on conserve *L'Estafette arabe*), Emmanuel Hanaux, Émile Knoepfler, Aimé de Lemud, Émile Michel et Charles Pêtre. Plusieurs

autres artistes s'exilent dans la France de l'Intérieur, dont Léon Barillot, Émile Boilvin, Joseph Hussenot, Laurent-Charles Maréchal et son fils Raphaël, Eugène-Gonzalve Malardot, Dominique Frutiaux et Albert Bettannier. Demeurent à Metz les trois Auguste : Migette, Hussenot et Mennessier. Bien sûr, l'École de Metz ne survivra pas. Mais le musée peut rouvrir ses portes en 1872 avec un règlement destiné au public :

- ouverture les dimanches, jeudis et jours fériés de 13 à 16 heures ;
- en dehors de ces accès, les étrangers devront demander une permission à l'autorité municipale et seront accompagnés d'un gardien ;
- interdiction de toucher aux œuvres et objets ;
- interdiction d'amener des chiens, de déposer ses cannes et parapluies ;
- artistes et élèves seront reçus les jours non publics ;
- interdiction de déplacer une œuvre ;
- observation d'un grand silence.

Finalement, c'est à Migette que l'on doit le premier catalogue scientifique, tant il est riche d'enseignement dans les notices très élaborées qui accompagnent chaque œuvre. Restons un moment sur le cas Migette. L'enrichissement du musée lui doit beaucoup. En 1882, il lègue toutes ses collections, avec effet à sa mort qui intervient en 1884 : peintures, sculptures, objets archéologiques, d'art et de traditions populaires. Le maire avait déjà mis à sa disposition quatre salles dans l'hôtel de ville. Sa passion pour Metz, son histoire, sa volonté de rassembler le plus de témoignages possibles, concernant les monuments, les traditions de cet espace géographique qu'il affectionnait, l'ont conduit à demeurer à Metz puis à Longeville. Plus tard, son œuvre, qui s'inscrit dans une tradition romantique, trouvera sa place dans une salle du musée. La disparition d'Hussenot, un an après celle de Migette, laisse les Beaux-Arts dans un état certain de précarité. On dénombre 241 peintures et 77 sculptures distribuées dans cinq salles. Malgré les « extensions Demoget », les espaces sont toujours insuffisants pour abriter l'ensemble des collections. Les œuvres sont à touche-touche, du sol au plafond (fig. 2). N'oublions pas que le musée partage ses locaux avec la bibliothèque.

Fig. 2. Salle de présentation des peintures (fin XIXe-début XXe siècle).
© Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Sous l'administration allemande, les projets d'agrandissement sont encore à l'ordre du jour sous la houlette du peintre Adolphe Bellevoye, toujours présent à Metz où il est devenu conseiller municipal, et de Camille Braunwald, successeur de Demoget. En 1886, une Commission des bâtiments statue sur les modalités d'un concours ouvert pour la construction du musée et la désignation d'un jury. Celui-ci est composé de huit membres parmi lesquels on distingue Paul Tornow, architecte de la cathédrale, et Adolphe Bellevoye, le peintre, conseiller municipal déjà cité. Trente-cinq architectes ont répondu à ce concours public. L'un mérite notre attention, Ludwig Becker, 1er prix, qui fut également l'architecte de l'église Saint-Joseph à Montigny-lès-Metz. Aucun projet n'est retenu. Il faut attendre 1899 pour envisager la construction d'une petite annexe perpendiculaire à la « galerie Demoget » et aux bâtiments conventuels des Petits-Carmes, ce qui permet l'aménagement d'une cour à la place du jardin intérieur de la bibliothèque. Cette petite aile présente peintures et dessins au second niveau (fig. 3). « Pour le *fun* », on avait imaginé d'agrandir le musée avec les bâtiments du Mont-de-Piété et de la Caisse d'Épargne, situés rue Chèvremont à l'angle des Carmes. Finalement, les travaux de 1899 s'achèvent en 1901, et de nouvelles salles sont ouvertes au public. Le musée d'art s'est tout de même agrandi de manière significative.

Fig. 3. Nouvelle aile du musée (fin XIXe siècle).
© Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Après cet intermède architectural, il convient de revenir à l'organisation de l'institution, à la place des artistes et aux sociétés qui ont été jusqu'alors les fers de lance du musée.

De la permanence française à la germanisation

Jusqu'en 1890, la fonction de directeur est assurée à titre honorifique, et les immigrés allemands restent dans l'ombre, ainsi Franz Blankenheim chargé de son réaménagement. Puis le conservateur se voit attribuer une indemnité de 1 000 marks, et deux catalogues sont édités : en 1891, les tableaux du musée et, en 1893, les dessins et peintures du musée Migette. Des campagnes de restauration sont engagées et l'entretien des salles est fait régulièrement (chauffage, ventilation, peinture), complété par l'installation de stores. Les conservateurs sont soumis aux décisions de la Commission des Beaux-Arts en matière de restauration, d'acquisition, voire d'aménagement de salles. Au cours des dix premières années, la commission se place encore dans la lignée de l'École de Metz. On donne la priorité aux artistes messins, primés dans les grandes expositions, par exemple : *La prière au désert* de Raphaël Maréchal (le fils de Laurent-Charles Maréchal) acquise en 1872. Pendant deux décennies, si une certaine stabilité marque les activités muséales, la vie artistique, florissante jusqu'à la rupture, a disparu.

En 1889 est fondée une Société des Beaux-Arts *(Metzer Kunstverein)*. Forte de 180 membres l'année suivante, elle est chargée d'organiser des expositions au musée, quatre fois par an. Bien sûr, elle donne la priorité aux artistes des

écoles allemande, suisse et autrichienne, et met en avant la peinture d'histoire nationale et des paysages réalistes. Les Messins ne sont guère représentés. La génération de l'École de Metz (Maréchal, Devilly) a disparu, et les nouveaux, Albert Marx (1871-1941), Edmond Louyot (1861-1920), Alfred Pellon (1874-1949) tardent à s'imposer. Parallèlement, en 1888, naît aussi la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine qui regroupe les professionnels de la culture. On peut citer Georg Wolfram, directeur des Archives impériales, Paul Tornow, directeur des Monuments historiques, ainsi que Otto Hoffmann et Johann Baptist Keune, conservateurs des musées. Épigraphiste, érudit et même emblématique, ce dernier devient le directeur des musées en 1899. D'abord enseignant au petit séminaire de Montigny-lès-Metz, il vécut ses premières années messines dans le quartier du Sablon. Très active, la société intervient dans la gestion des musées.

En dépit des travaux d'agrandissement dont il a été question, les espaces muséographiques sont toujours insuffisants pour pouvoir exposer les nombreuses collections qui l'enrichissent, surtout dans le domaine de l'archéologie, suite aux travaux d'urbanisation de la « Nouvelle ville ». La solution trouvée est de multiplier les lieux d'expositions. Ainsi, la Porte des Allemands devient musée d'ethnologie, le jardin botanique le jardin des sculptures, et la collection Migette est exposée dans la maison de l'artiste à Longeville.

Quid des Beaux-Arts ? Ils ne sont pas prioritaires, mais peintures et sculptures offrent tout de même d'intéressantes perspectives, pas toujours faciles à gérer, entre artistes locaux et artistes issus des horizons germaniques. La situation est d'autant plus agitée que les artistes locaux ne partagent pas entre eux la même communauté d'esprit. Quelles œuvres participent au développement de la collection « Beaux-Arts » du musée ? Au cours des premières décennies, jusqu'en 1890, ce sont les dons et legs qui enrichissent le fond des peintures et arts graphiques. On en compte une vingtaine. Il faut y ajouter en 1896 les dix tableaux du legs Auguste Prost, érudit et historien messin, dont deux Devilly : *Cortège de Bacchus* et *Cortège d'Amphitrite*, et deux « École italienne » du XVIIe siècle.

Les achats par la ville apparaissent à partir des années 1890. Les peintres des écoles allemande, autrichienne et suisse s'installent en tête. Une lettre de Johann Baptist Keune, datée du 5 juin 1900, fait état des tableaux acquis depuis 1891. Sur les dix-sept œuvres qu'il cite, huit sont dues à des peintres allemands, deux à des Autrichiens, une est suisse et six sont françaises :

- École autrichienne, Fritz Rabending : *Le glacier de Gepatsch au Tyrol* (fig. 4) ;

Fig. 4. Eugen Bracht (1842-1921), *Glacier de Gepatsch au Tyrol.*
Inv. 11987, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

- École suisse, Eugène Bracht : *Le train express* (fig. 5) ;

Fig. 5. Eugen Bracht (1842-1921), *Le train express.*
Inv. 11796, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

- École allemande, Hermione von Preuschen : *La gondole de la mort* (fig. 6) ; Herman Hendrich : *Lumière magique* (fig. 7). Ce dernier est un peintre impressionniste. Il a illustré le *Faust* de Goethe et des scènes de *L'anneau des Nibelungen*.

Fig. 6. Hermione von Preuschen (1854-1918), *La gondole de la mort.* Inv. 11990, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Fig. 7. Herman Hendrich (1854-1931), *Lumière magique*. Inv. 11795, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Trois artistes méritent un développement particulier :

- Jacques Hablützel, né en Suisse (1868), a étudié à Munich, Stuttgart, Vienne après avoir servi dans la Légion étrangère à Sidi-Bel-Abbès. Il a voyagé en Pologne, Hongrie, Italie et Espagne. On le retrouve à Thionville en 1900, puis à Metz en 1903. Il a peint de nombreux paysages lorrains. Il a participé aux expositions internationales de Berlin. Il est décédé à Trèves en 1939.
- Alphonse Brick, né à Metz en 1859, est le rare peintre orientaliste. Il voyage en Orient, séjourne en Égypte et réside en Algérie. Il expose à Metz jusqu'en 1936.
- Wilhelm Marc est un peintre bavarois dont les travaux se rattachent à l'École de Munich. Il aurait été chargé par Louis II de Bavière de réaliser des peintures pour ses châteaux de Linderhof et de Herrenchiemsee.

Quelle place pour les Lorrains ?

La nouvelle génération des artistes lorrains encore présents forme en quelque sorte « la Seconde École de Metz ». Ils se considèrent comme les animateurs de la vie culturelle messine au *Café du Globe* (fig. 8). Parmi eux, Edmond Rinckenbach *(Le portrait d'Ambroise Thomas)*, Edmond Louyot *(La moisson à Arry)* (fig. 9), Alfred Pellon *(Chaude journée d'été)* (fig. 10). Les francophones forment un groupe à part. Naturalistes, ils illustrent les paysages, mettent en scène le folklore et organisent des expositions : Léon Nassoy *(Les chauleurs)*, Albert Marks *(La Moselle)*. Figurent aussi dans ce groupe Jean Engel et Henri Beecke. Les liens avec les artistes messins qui ont quitté la ville se sont relâchés. *La Lorraine moderne*, revue qu'ils ont fondée, ne dure pas ; mais, n'abandonnant pas leur projet, ils créent en 1902 la *Kuntzlerbund Lothringen* (Union des artistes lorrains). D'autres artistes – c'est une communauté très dispersée –, se qualifient de « modernistes », dans le sens où ils souhaitent investir d'autres lieux que le musée et introduire les arts nouveaux pour toucher des publics plus larges. Outre Pellon, on trouve Otto Hildebrand. Les institutions officielles, dont le musée, ne les agréent pas toujours.

Fig. 8. Edmond Rinckenbach (1862-1902), *Café du Globe*.
Inv. 630, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Fig. 9. Edmond Louyot (1861-1920), *La moisson à Arry*. Inv. 11995, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Fig. 10. Alfred Pellon (1874-1947), *Chaude journée d'été*. inv. 11865, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or - Eurométropole de Metz.

Tous ces rassemblements présentent une situation inédite : selon la formule imagée de Christiane Pignon-Feller, « un serpent artistique à deux têtes[5] ». Si le musée se montre parfois hésitant à leurs côtés, il opère néanmoins des acquisitions auprès de chacun de ces ensembles.

La *Kuntzlerbund* se transforme en « Société des Arts et des Arts décoratifs ». Keune, le directeur du musée, est présent au comité. Pour quels objectifs ? Rivaliser avec l'École de Nancy et créer un nouveau musée des Arts décoratifs ? En fait, la germanisation s'affirme. Une première exposition se tient dans la grande salle de l'Hôtel Terminus. Succès populaire. Une partie des œuvres se retrouve par la suite au musée.

Finalement, ce sont les sociétés qui se partagent la vie artistique messine : la Société des Arts plus orientée vers l'art moderne, et les Artistes indépendants lorrains plus proches de la peinture de paysage et des traditions populaires. Concernant les acquisitions destinées au musée, le directeur Keune reste neutre. À Metz, comme à Strasbourg, la vie artistique est soumise au contexte politique : « l'art instrument pour défendre trois identités : l'allemande, la française, la régionale[6] ».

Le musée est sous pression. En dépit de leur rénovation, les salles ne sont pas toujours disponibles. On préfère investir l'Hôtel Terminus et l'Hôtel des Arts et Métiers qui offrent des espaces plus modernes. D'autres lieux se placent en concurrence : le pavillon du Jardin botanique, la Porte des Allemands affectée aux traditions populaires (pour la statuaire), voire la maison Migette et ses collections.

De 1914 à 1917, Keune effectue à partir de Metz des missions à l'arrière du front. Très soucieux de l'avenir du musée, il sauve bien des œuvres et participe à l'exposition *Deutsche Kriegs-Ausstellung Metz* (exposition allemande de guerre) de mars à juillet 1917. L'autorité germanique est présente dans l'histoire de l'art à Metz.

Au final, moins d'une centaine d'œuvres ont fait leur entrée dans les collections du musée entre 1870 et 1918. C'est peu, considérant l'évolution des institutions muséales prêtes à accueillir les multiples foisonnements de la création artistique tant en France qu'en Allemagne. Au contact de l'École de Nancy et de l'Art nouveau qui naissent en Europe, Metz doit trouver sa place. Les musées n'ont pas souffert de la guerre. C'est le constat fait par les autorités françaises lors de leur visite. La galerie était riche de 345 tableaux. Peu de représentants allemands : manque ou trop plein d'attention ? Quelques disparitions. Une campagne de restauration s'impose. D'une certaine manière, on trouve la confirmation de la place secondaire de la galerie de peintures, derrière les collections archéologiques, voire celles d'histoire naturelle. Une épreuve attendait encore le musée : la mésentente entre Michel Thiria nommé administrateur du musée qui reproche à Keune d'avoir négligé la collection de peintures, et Roger Clément nommé directeur de la bibliothèque et du musée, plus équilibré vis-à-vis du travail et du rôle de Keune. Sans entrer dans le détail de ce conflit qui n'a rien de salutaire, il convient de saluer Roger Clément qui soutient Keune, expulsé le 5 octobre 1919.

Conclusion

En forme de conclusion ouverte sur l'avenir, rappelons l'accueil que fit enfin Metz en 1921-1922 à l'intégration au musée du portrait de Paul Verlaine par Edmond Aman-Jean (fig.11), dont on n'avait même pas évoqué, ou si peu, le décès à Paris en 1896. L'œuvre *Les Annexés* d'Albert Bettannier (fig. 12) nous transmet avec émotion le réalisme de cette page d'histoire messine.

Fig. 11. Edmond Aman-Jean 1858-1936), *Portrait de Paul Verlaine.* Inv. 56, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or – Eurométropole de Metz.

Fig. 12. Albert Bettannier (1851-1932), *Les annexés en Lorraine ou le désespoir.* Inv. 670, © Laurianne Kieffer - Musée de La Cour d'Or – Eurométropole de Metz.

Notes

[1] BÉGIN (Émile), Guide de l'étranger à Metz, 1834, dans BERTINET (Arnaud), DIEDRICH (Jean-Christophe), TRAPP (Julien) (dir.), *Des musées de Metz au musée de la Cour d'Or, Histoire des collections, Reflets d'un territoire*, Gand, Snoek, p. 23, n. 9.

[2] L'Académie royale de Metz prend son nom en 1828.

[3] MICHEL (É.), *Étude historique et critique sur le musée de peinture de la ville de Metz*, Metz, Blanc, 1868.

[4] Délibération du conseil municipal, 1869 (date exacte inconnue), source inconnue.

[5] PIGNON-FELLER (C.), « *Jung Lothringen*/La Lorraine moderne, la revue de la bohème messine (1902). L'utopie d'une réconciliation », *Les Cahiers Élie Fleur*, 2003-2004, n° 22, p. 111-133.

[6] Référence inconnue.

[7] Les références placées dans les notes n'ont pas été reprises.

Sources[7]

BERTINET (Arnaud), *Les musées de Napoléon III, une institution pour les arts (1849-1872)*, Paris, Mare et Martin, 2015.

DELANGE (Sophie), *Historique du musée des Beaux-Arts de Metz : des origines à la 1ère guerre mondiale*, 2 vol., mémoire de maîtrise, François Pupil (dir.), Université Nancy II, 1996-1997.

DIEDRICH (J.-C.), *Les musées de Metz de 1817 à 1872*, mémoire de maîtrise, Gérard Michaux (dir.), Université de Metz, 1997.

FAIVRE (Benoît), « Rapport sur l'état de la peinture à Metz, lu à la 5ème section du congrès scientifique », *L'Austrasie*, Revue du nord-est de la France, 1937, cité dans BERTINET (A.), DIEDRICH (J.-C.), TRAPP (J.) (dir.), *op. cit.*, p. 28, n. 14.

KUNTZ (Michèle), *Metz l'Impériale, une aventure urbaine 1850-1870*, Metz, Éd. Serpenoise, 1985.

MIGETTE (A.), *Catalogue des tableaux et des sculptures*, Metz, Verronnais Impr., 1876.

PELTRE (Christine), *L'École de Metz, figures et pratiques du XIXe siècle*, Strasbourg, Éd. du Quotidien, deuxième éd., 2014.

PIGNON-FELLER (C.), « 1904-1914, une décennie artistique agitée et féconde », *Chancels*, 2016, p. 25-28.

ROTH (François), *La Lorraine annexée*, Metz, Éd. Serpenoise, première éd., 1976.

SARY (M.), « En art, Metz fait École », dans *Metz au temps de Verlaine*, Metz, Éd. Serpenoise, 1996.

L'auteure adresse ses plus vifs remerciements aux personnels des musées, dont Mesdames Françoise Clément et Laurianne Kieffer, et des Archives municipales.